

LES MONUMENTS DE L'AGRO de MONTPELLIER

Jean Argelès † et Jean-Paul Legros, octobre 2021

Texte largement constitué d'extraits de « La Gaillarde à Montpellier » publié par les mêmes auteurs en 1986 ; les autres emprunts sont attribués.

Les monuments de Montpellier SupAgro représentent une partie de la mémoire du lieu. Ils saluent des hommes de valeur et méritent attention pour leur conservation matérielle car ils ont été réalisés par des artistes connus, voire célèbres.



Ces monuments sont présentés ci-après dans l'ordre de leur installation sur le campus. Les images sont cliquables pour se rendre directement sur l'un ou les autres.



Monument à Camille Saintpierre

Le Directeur Camille Saintpierre (1834-1881)

Camille Saintpierre, deuxième directeur de l'École après Loeuillet, était un jeune médecin ayant fait ses études à Montpellier. Il ambitionnait de devenir professeur à la faculté de Médecine. Cela semblait possible compte tenu de ses qualités et compte tenu du fait, important à l'époque, qu'il était d'une famille de notables. Ayant bien compris les travaux de Pasteur, il publie son mémoire d'agrégation avec une dédicace au savant et lui en adresse un exemplaire. Celui-ci l'apprécie au point de le signaler à son père. Saintpierre est donc agrégé de médecine. Mais voilà, à la faculté de médecine de Montpellier, il a pour patron Béchamp qui est un des plus importants ennemis de Pasteur ! Saintpierre doit quitter la faculté. En 1872, il accepte un poste de professeur de technologie à l'École d'agriculture, poste mérité par le fait que cet esprit large a écrit en 1865 un ouvrage sur les industries de la région à la suite de l'exposition « universelle » montpellieraine de 1860. Puis en 1876, il devient directeur de l'établissement dont il va parfaitement orienter les enseignements et les travaux, en particulier dans le contexte de la lutte contre le phylloxéra. Malheureusement, il devait mourir très jeune.



Les Saintpierre possédaient une superbe propriété à Castelnaud-le-Lez : le Mas de Rochet. Elle abrite maintenant la Clinique du Mas de Rochet construite au bout du parc. Cette habitation des Saintpierre avait belle allure : balustres, terrasses, serre... (ci-contre). Mais le bâtiment était en très mauvais état, du moins l'a-t-on dit. Il a été détruit pour installer la « Maison Perce-neige » (adultes handicapés).

Monument à Saintpierre



Le buste de Saintpierre de Montpellier SupAgro, (ci-contre), a été sculpté par Baussan (signature et date sur le côté gauche du buste).



Inauguration du monument à Saintpierre

La mort de Saintpierre, en 1881, intervient alors que sa notoriété et celle de l'École sont devenues considérables. Au retour de l'exposition oenologique de Conegliano (Italie, Vénétie), ce directeur est victime d'une « *méningite rhumatismale* ». Il meurt après 10 jours de maladie, le mardi 29 novembre. Il avait 47 ans.

Les obsèques ont lieu le jeudi 1^{er} décembre. Le cortège funèbre est précédé de quatre draps d'honneur tenus par des professeurs et des élèves de l'École, par des professeurs agrégés de la Faculté de médecine et par des membres de la Société d'agriculture. Le cercueil est recouvert des insignes d'agrégé du défunt et accompagné de ses décorations. La Légion d'Honneur figure en bonne place. Certaines distinctions sont superbes et montrent le rôle éminent joué par le défunt dans la lutte contre le phylloxéra, ceci au plan international. L'Espagne, la Grèce, l'Italie et le Portugal lui ont manifesté leur reconnaissance. Qu'on en juge plutôt, il est tout à la fois : Commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, Officier de l'ordre du Sauveur de Grèce, Chevalier de l'ordre de la couronne de fer d'Italie et Commandeur de l'ordre du Christ de S.M. le Roi du Portugal. Dans l'assistance, on remarque le Général Chagrin-Saint-Hilaire, commandant le 16^{ème} Corps d'Armée et le Maire de Montpellier avec ses adjoints. Messieurs les doyens des Universités sont présents. Tous les journaux des régions viticoles reprennent la nouvelle du décès, y compris à Rome et à Madrid. Le directeur Loeuillet, prédécesseur de Saintpierre et en retraite depuis bientôt 6 ans dans l'Ille-et-Vilaine, peut lire dans la Presse des phrases telles que celle-ci : « *Le nom de Monsieur Saintpierre vivra toujours dans les Annales de l'École Nationale d'Agriculture, dont il a été second directeur, mais dont il est juste de dire qu'il fut le créateur véritable...* ».

Louis Vialla ; président de la Société Centrale d'Agriculture de l'Hérault, avait suggéré, lors de l'enterrement du directeur, l'édification d'une statue à la mémoire du disparu. On ouvre donc une souscription à laquelle participent des professeurs et élèves de Montpellier, Grignon et Grand-Jouan (qui sera transférée à Rennes). Le Ministre de l'Agriculture offre le marbre nécessaire. L'inauguration intervient, à la Gaillarde, le 29 novembre 1884, jour anniversaire de la mort de Saintpierre. De nombreux discours sont prononcés en face du buste, sur le socle duquel on peut lire : « *A Camille Saintpierre 1834-1881* ». Au moment où l'assistance va se disperser, une dépêche est remise à Louis Vialla. Il la lit : « *Au nom des viticulteurs narbonnais, saluez le buste de notre regretté ami Saintpierre* ».

Des centaines de personnes passent chaque jour devant le buste de Saintpierre. Pour tous ceux-là rappelons en guise de conclusion le jugement du professeur Jules-Émile Planchon, homme peu enclin à complimenter excessivement ses contemporains : « *Aptitude technique, intelligence, activité toujours en éveil, faculté de convertir à ses idées et de faire concourir à ses desseins les hommes de toute opinion, tact admirable et bienveillance parfaite dans ses rapports avec ses collaborateurs, avec ses élèves, avec le public, Saintpierre avait tout ce qui entraîne, tout ce qui séduit, tout ce qui commande le succès. Aussi lui a-t-il suffi de peu d'années pour faire de la Gaillarde non pas seulement l'École Régionale par excellence du sud-est de la France, mais un vrai centre d'agriculture scientifique pour tout le bassin de la Méditerranée* ».

L'artiste Auguste Baussan

Sébastien Auguste Baussan est né à Avignon en 1829 et décédé à Montpellier en 1907. Élève de son père Joseph puis de Charles Matet, il devint professeur à l'École des beaux-arts de Montpellier. Nombre de ses œuvres se trouvent à Montpellier où il apparaît comme un artiste important : maître autel et retable dans l'église de Notre Dame des Tables, statue pour le théâtre, œuvres dans le cimetière Saint-Lazare. Ci-après, les œuvres majeures de Baussan dans Montpellier.



Retable et autel de Notre Dame des Tables



Monument à Planchon dans la square de la gare



Statue de Saint-Roch dans l'église Saint-Roch

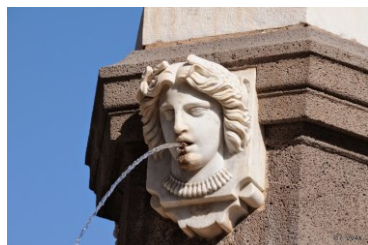


Monument à F. Bazille dans le cimetière protestant

On note que Frédéric Bazille, ami de Baussan, a servi de modèle pour Saint Roch et aussi pour le viticulteur au pied de la colonne de Planchon. Il y a similitude de facture entre le buste de Saintpierre et celui de Frédéric Bazille. À Agde on trouve encore, du même artiste : le monument de Claude Terrisse et l'imposante fontaine de la belle Agathoise. Il a également réalisé d'autres œuvres dont le superbe plâtre du poète et baron Creuzé de Sesser (avec Frédéric Bazille).



Claude Terrisse (1598-1673) marin agathois, corsaire du roi sous Louis XIII et Louis XIV



Fontaine de la belle Agathoise (détails)



Baron Creuzé de Sesser, plâtre signé Baussan et Frédéric Bazille



102

5000 - 10000 EUR

Résultats sans frais

Résultat : 5 500EUR

Frédéric Bazille et Auguste Baussan

Portrait en buste du Baron Auguste Creuzé de Lesser (1771-1839) Le Baron Auguste Creuzé de Lesser fut membre du Corps Législatif puis secrétaire de la légation à Rome sous le Premier Empire et préfet de la Charente-Inférieure puis de l'Hérault sous la Restauration. Plâtre signé des deux artistes. H: 77 cm. Petit accident au col de la chemise. Provenance: collection particulière Cette Oeuvre est reproduite au supplément du catalogue raisonné de Frédéric Bazille par Michel Schulman (page 5) Une réplique en marbre de ce buste sera réalisé en 1902 par Auguste Baussan; elle est conservée à l'Hôtel Cabrières-Sabatier d'Espeyran à Montpellier.

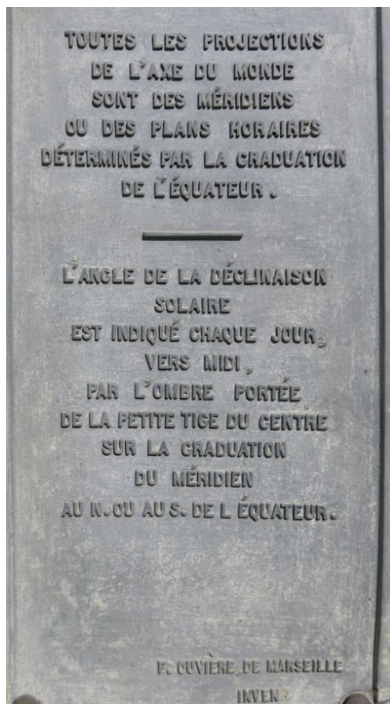
Cosmographe Ouviaère



Le premier Cosmographe fut présenté lors de l'Exposition Universelle de 1855, à Paris, dans le jardin méridional du Palais de l'Industrie, Cours la Reine [d'après FAIDIT, 2021].

Celui de l'Ecole d'agriculture (photo JPL) a été construit pour l'Exposition de 1860 sur l'Esplanade de Montpellier où il est resté longtemps. La délibération du conseil municipal du 16 novembre 1900, décide de le donner à l'École d'Agriculture... ou au Jardin des Plantes (Archives Municipales de Montpellier, réf. 1D87, 1900/427, vue n° 335, et dossier M1/14 pour l'Extrait du registre) [Informations dues à Valdo Pellegrin et à Jean-François Houdet]. L'École l'a donc emporté. À l'époque, François Houdaille était professeur de physique et météorologie. L'engin fut installé dans la cour, en position centrale, à mi-chemin des deux corps de bâtiments qui, pendant un temps, ont abrité les amphithéâtres n°2 et n°3. Puis il a été déplacé et se trouve maintenant devant le bâtiment de l'administration.

Cet instrument a été conçu en 1855 par un ingénieur des Pont-et-Chaussées, à la retraite à Marseille : François Ouviaère. Il est signé. L'objectif est moins scientifique que pédagogique ; il s'agit d'apprendre au public et surtout aux étudiants quelques notions de base en cosmographie : axe de la terre, plan de l'écliptique, concept de méridien... Sur son socle, des plaques donnent des explications plus pratiques que théoriques et pas spécialement limpides.



Le service du patrimoine de l'inventaire de l'Université de Montpellier indique :

« Marcel Moye (1873-1939), docteur en médecine et droit et astronome amateur, dans un article intitulé "Un appareil simple de vulgarisation astronomique" in Bulletin de la société belge d'astronomie en 1901, décrit parfaitement le cosmographe :

" Cet appareil se compose de deux cercles en fonte d'un mètre de diamètre environ et d'une tige centrale. L'un des cercles est vertical et orienté suivant le plan méridien. La tige centrale étant parallèle à l'axe du monde, l'autre cercle, perpendiculaire, est dirigé suivant le plan de l'équateur céleste. On a ainsi un cercle horaire et un cercle de déclinaison ; tous deux portent d'ailleurs les graduations appropriées. Par surcroît, le cercle de déclinaison porte, près de ses intersections avec le cercle horaire, une graduation supplémentaire de 23°, 1/2 de chaque côté de l'équateur, destinée à indiquer la déclinaison du Soleil. Enfin, on peut voir que le cercle de déclinaison porte encore des tiges venues de fonte avec lui et destinées à indiquer le zénith, le nadir et l'obliquité du pôle de l'écliptique.

Le socle de l'instrument porte encadrées dans la pierre trois plaques de fonte portant gravées en relief les inscriptions suivantes.

Sur la face sud du socle, on lit : "Le pôle est à 1° 1/2 de la Polaire" du côté de la première étoile de la queue de la Grande Ourse. " L'œil étant à l'extrémité de la tige de l'axe, l'intérieur de la plaque de l'équateur se projette sur la circonférence du cercle polaire où est le pôle de l'écliptique."

La face nord porte l'inscription que voici : "Les deux Équinoxes sont dans l'Équateur. Ils passent au méridien à douze heures d'intervalle ; celui du printemps passe au méridien à autant de fois quatre minutes avant midi qu'il s'est écoulé de jours depuis le 20 mars. - Les solstices situés à 23°27' de déclinaison passent au méridien à 12 heures d'intervalle et 6 heures après les équinoxes. - Le pôle de l'écliptique passe au méridien au même instant que les solstices. "

Enfin, la face ouest indique le nom de l'inventeur : F. OUVIÈRE, de Marseille, avec les indications suivantes : "Toutes les projections de l'axe du monde sont des méridiens ou des plans horaires déterminés par la graduation de l'équateur. L'angle de la déclinaison solaire est indiqué chaque jour vers midi par l'ombre portée de la petite tige du centre sur la graduation du méridien au nord ou au sud de l'équateur. "

[...] Enfin, on pourrait indiquer que l'appareil constitue un cadran solaire [...]. »

L'inventeur avait écrit à Paris pour présenter son dispositif. Voici le texte de sa missive examiné dans la Séance du 5 août 1861 de l'Académie des Sciences :

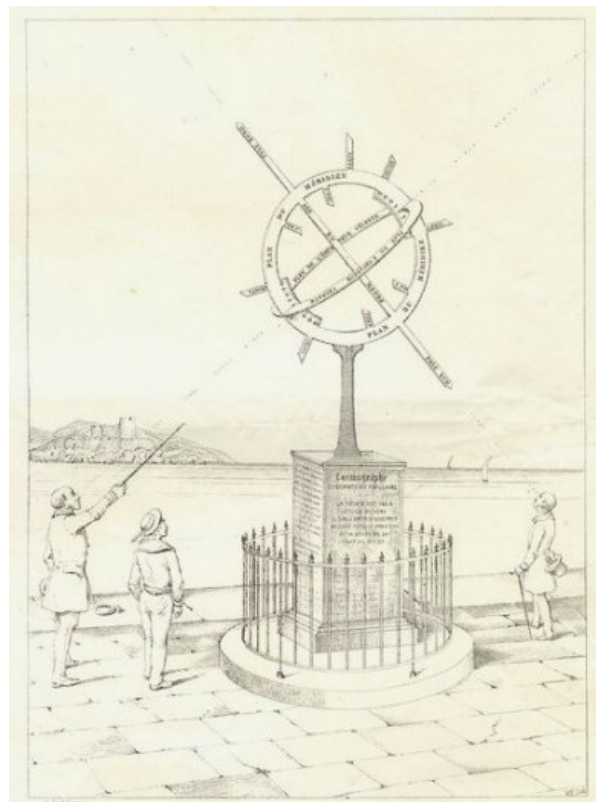
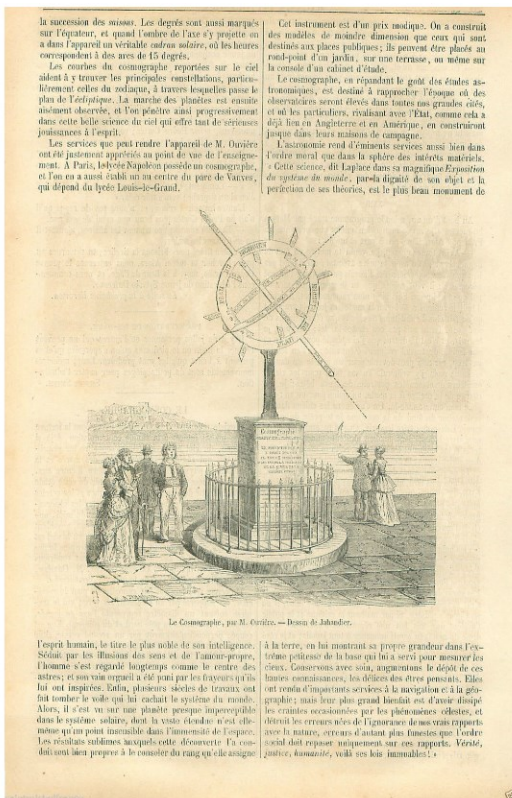
« Monsieur le Président : le cosmographe dont je suis l'inventeur est un observatoire populaire. Observatoire des places publiques. Après de longues années d'études, d'applications et d'essais, mon œuvre est aujourd'hui complète de tous points.

Et après avoir longuement décrit son appareil, l'auteur de la lettre conclut :

Je mets mon œuvre sous la protection de l'Institut Impérial de France et j'ose vous demander, Monsieur le Président, l'autorisation d'installer un Cosmographe perfectionné, au milieu de la grande cour intérieure du Palais de l'Institut. Une surface de terrain d'environ deux mètres me suffit. Après cette haute sanction, cette consécration qui me ferait le plus grand honneur et qui imprimerait une grande impulsion à mon œuvre, je pourrais espérer la voir se propager et se répandre ainsi que je crois qu'elle le mérite dans l'intérêt des populations. Il va sans dire que j'accepte toutes les conditions qui me seront faites à cet égard et que l'exhibition de ce petit monument scientifique cesserait à la première réquisition qui m'en serait faite. J'ai l'honneur d'être, avec respect, Monsieur le Président, votre très humble et obéissant serviteur.

Marseille le 31 juillet 1861 ; Signé : François Ouviaère ancien Ingénieur des Ponts et Chaussées Chemin de fer d'Espagne 26 rue Dieudé à Marseille. »

Le cosmographe va devenir relativement à la mode. Il va être installé dans quelques rares lycées et acheté par une bonne douzaine de villes. L'auteur fait sa publicité.



Il y a quelques années, on pouvait lire ce qui suit sur le blog de François Portery, alors hébergé par Midi Libre :

« C'est Flammarion qui fut l'instigateur de la mode de ces instruments, assez injustement appelés « cosmographes », car il s'agissait plutôt d'un modèle épuré et non fonctionnel d'astrolabe. Pourtant l'Institut de France et la Sorbonne encouragèrent la mise en place de ces observatoires populaires, Paris, Londres, Rome, Montpellier, Nîmes, Draguignan, Aix, Nice, Avignon et bien d'autres élevèrent sur leurs places, le cosmographe d'Ouvière. Je ne sais pas si ce dernier fit fortune, pourtant il développa cet instrument dans un modèle portatif qui eut un grand succès dans la classe aisée qui se targuait de science ».



Cosmographe de Montpellier SupAgro



Cosmographe du parc de l'abbaye-école de Sorèze (Tarn)

On voit qu'il s'agit d'une production en série car tout est presque similaire y compris la grille de protection.



Cosmographe de Nîmes



Modèle portable, vendu sur Ebay

Le cosmographe de Nîmes est présentement installé dans le planétarium du Mont Duplan [Faidit, 2021].

Mais ces objets dont la valeur esthétique est incertaine et dont la valeur scientifique est discutable ont souvent été démontés, déplacés voire détruits. Ils sont devenus rares et présentent maintenant une valeur historique.

Monument Foëx



Le directeur Gustave Foëx

Gustave Foëx (1844-1906) était d'origine suisse. Ancien élève de l'Ecole Grignon, il est chargé à Montpellier du cours d'agriculture à partir de 1872. Il parle anglais, italien et portugais. En 1881, il est nommé directeur de l'Ecole et crée aussitôt la chaire de viticulture qu'il s'attribue. En pleine crise du phylloxéra, c'est le poste le plus important de l'Institution. En 1886, il publie un « *Cours complet de viticulture* », splendide synthèse de 900 pages, la première en Europe sur le sujet. Epuisée en moins d'un an, elle est rééditée. Des traductions sont données en anglais et en espagnol. Grâce à ce précis, la viticulture accède au statut de science. Gustave Foëx quitte l'Ecole en 1897 et devient inspecteur général de l'Agriculture.

Mais Gustave Foëx, dans son nouveau poste, devait mourir jeune, à 62 ans, le 1^{er} février 1906, dans sa propriété de Colas près de Montélimar. Il fut enterré selon le rite protestant.

D'après Ferrouillat, son successeur : « *il organisa aussi, avec le concours de la Société centrale d'agriculture de l'Hérault, ces grandes réunions viticoles qui furent le prélude de la reconstitution du vignoble national* ».

Monument à Gustave Foëx, inauguration

Jules Pastre, collaborateur de Léon Degrouilly, a organisé un comité ayant pour objet d'élever un monument pour perpétuer le souvenir de l'ancien directeur. Les fonds ont été réunis et la statue a été primitivement dressée en face du bâtiment central. Elle faisait, en quelque sorte, le pendant de celle de Camille Saintpierre. Le 17 mai 1911, jour de l'inauguration, un groupe important est réuni en face du monument voilé. Au premier rang, on remarque Madame Foëx, très émue, et son fils Etienne Foëx qui est, à cette époque, Chef de travaux de botanique et chargé de l'enseignement de la pathologie végétale. A leur côté, se tient Monsieur de Lapparent, Inspecteur général de l'Agriculture. Jules Pastre, le dos au monument, prononce un discours et remercie les souscripteurs qui ont envoyé leur participation depuis vingt-cinq nations différentes, sans compter la France. Il rappelle que Foëx œuvra avec intelligence pour développer cette grande Ecole de viticulture, rêvée par Saintpierre, mais à peine ébauchée par celui-ci à cause de sa disparition précoce. Puis Jules Pastre se retourne vers le monument et, ménageant ses effets, explique que c'est l'œuvre du grand sculpteur Villeneuve. Enfin, d'un mouvement rapide, il dénude la statue. Dénuder est le mot juste. L'assistance reste pétrée de stupéfaction. Certaines élégantes sont au bord de l'évanouissement. Devant elles, grandeur nature, deux femmes nues sont enlacées ! Mais - honni soit qui mal y pense ! - Jules Pastre explique :

« *La plus vieille des deux femmes est la vigne française, féconde, mais terrassée par le mal qui l'accable, épuisée, expirante, se raidissant dans un spasme suprême. L'autre, est la jeune vigne américaine. C'est une vierge aux formes idéalement belles, puisant sa force invincible dans sa stérilité. Elle vient au secours de la mourante, lui apporte sa protection et son appui. Cette première étreinte est le gage certain de leur union indissoluble... Des rameaux, des feuilles, de lourdes grappes de raisin symbolisent la résurrection de la vigne féconde... ».*

Le monument Foëx a été dessiné par le sculpteur Jacques Villeneuve. Il est largement d'inspiration « Art nouveau ». Il se caractérise par des formes courbes, il présente des femmes peu vêtues ce qui est à la mode, il montre des éléments végétaux, ici bien sûr la vigne.

Notons qu'à l'époque, le thème de la jeune vigne américaine venant au secours de la vieille vigne française moribonde a été décliné de plusieurs façons comme le montrent ci-après une médaille et une plaque.



Cette plaque appartient à SupAgro, photo JPL

Le sculpteur Jacques Villeneuve (1865- 1933)



Jacques Louis Robert Villeneuve, dit Jacques Villeneuve est né à Bassan dans l'Hérault. Il est l'élève de Gabriel-Jules Thomas (1824-1905) et de Jean-Antoine Injalbert (1845-1933) à l'École des Beaux-Arts de Paris. Il a essentiellement vécu dans la capitale tout en gardant des liens avec sa région natale pour laquelle il a réalisé de nombreuses œuvres.

Jacques Villeneuve a débuté au Salon de Paris en 1895. Il devient ensuite membre de la Société libre des artistes français, dont il est élu président de la section sculpture.

Il a participé à l'Exposition universelles de 1900, pour laquelle il sculpte la statue de *L'Art industriel* ornant actuellement une entrée du Grand Palais ce qui lui vaut à l'époque une médaille de bronze. Il devient professeur de sculpture sur pierre et sur marbre de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts. Il obtient une médaille de première classe en 1904 et est nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1906. Il concourt, sans succès, la même année, pour le prix de Rome. Il se marie à Paris en 1919. A été promu officier de la Légion d'Honneur en 1923.

Jacques Villeneuve a sculpté des groupes et des monuments commémoratifs. Après la première guerre mondiale, il a reçu des commandes pour plusieurs monuments aux morts, dont celui d'Aniane dans l'Hérault. On lui doit aussi le monument « *A la gloire de la république* » qui orne la place du théâtre d'Agde, œuvre dont la facture n'est pas sans rappeler le monument Foëx (décors de raisin,

personnages nus...). Cependant, le bronze original, fondu en 1941, a été remplacé par une copie. Le musée Fabre conserve une œuvre de lui : Prométhée enchaîné.



À la Gloire de la République, Agde, copie en bronze



L'Art industriel (vers 1900), Entrée sud-est du Grand Palais à Paris. Statue en pierre.



Prométhée enchaîné, terre cuite du musée Fabre à Montpellier (cliché du Musée)



Fronton de l'ancienne caserne de gendarmerie à Béziers



Monument à Marsyas, qui selon la mythologie grecque joua de la flûte mieux qu'Apollon ce qui déclencha la colère du Dieu. Marsyas fut condamné à divers supplices dont celui d'être écorché vif.

Villeneuve 1904, esplanade Charles de Gaulle à Montpellier



Monument au romancier Ferdinand Fabre à Bédarieux (Villeneuve, 1906). Un admirateur enlève son chapeau comme dans les sculptures de Baussan (voir plus haut). On doit aussi à Villeneuve le monument à Rabelais (1912). Terriblement lourd, il n'est pas la réalisation la plus convaincante de ce sculpteur. Sa masse impose sa présence au visiteur du Jardin des Plantes de Montpellier.

Monument aux Morts

La stèle



La stèle de l'École est une belle et grande dalle verticale de calcaire clair. Elle représente la viticulture attristée qui couvre de sa main bienveillante les tombes de ses enfants. Le style est élégant et épuré, d'inspiration Art déco. En dessous, 98 noms sont gravés dans la pierre pour la seule grande-guerre. Mais hélas, la liste n'est pas complète ! D'anciens élèves, encore vivants en 1922, vont décéder ultérieurement des suites de leurs blessures. D'autres ne sont pas mentionnés en raison de leur origine étrangère. Ils sont morts pour des puissances alliées de la France. Quelques membres du personnel ont également donné leur vie. En 1935, le directeur Ravaz estime les pertes de l'École d'agriculture de Montpellier à 135 hommes. Il précise que 172 autres ont été sévèrement mutilés.



Détail :

La stèle a été sculptée par Jean-Marie Joseph Magrou (1869-1945), originaire de Béziers, auteur de nombreux bronzes et statues.

Inauguration du monument aux morts

Le monument est érigé à la suite d'une souscription. Il est installé sur la terrasse, à droite et au sud du vieux bâtiment de 1872. Il est inauguré, le dimanche 18 juin 1922, en présence d'une nombreuse assemblée où l'on remarque Monseigneur Cabanel, le Général Dedieu-Anglade et l'Amiral Servan. Les familles des élèves morts se tiennent au premier rang. Une compagnie du 81^{ème} Régiment d'Infanterie est figée au garde-à-vous. Les hommes, casqués, encadrent le monument. Ils présentent un drapeau déchiqueté, celui-là même que portait au combat le lieutenant Auguste Déjeanne (voir ci-après). On retire maintenant le vélum qui masque le monument. Alors commence, dans un grand silence, l'appel de tous les morts, promotion par promotion. Vingt-neuf d'entre elles ont été touchées. Vingt-neuf fois, le récitant s'arrête et le lieutenant Nayrac, président de la promotion sortante (1920) lance, la gorge serrée : « *Morts pour la France* ». On joue la Marseillaise. La troupe défile aux accents de la marche « Sambre et Meuse ». Les officiers saluent du sabre tandis que l'étendard s'incline et que les soldats du vieux régiment de Montpellier font tête à gauche. À 19 heures, tout est terminé. Le silence tombe sur le monument. À proximité, on n'entend plus que le souffle du vent dans les pins voisins.

En 1996, la stèle du souvenir est déplacée vers l'ancienne entrée de l'École, là où se trouvait antérieurement le monument à Ravaz. Située dans l'axe du passage et de ce fait fort visible, elle attend les passants.

Au total, les Écoles Nationales d'Agriculture : Grignon, Montpellier et Rennes ont bien fait leur devoir. Elles ont fourni 2170 mobilisés à qui ont été décernées 802 Croix de guerre, 228 Médailles Militaires et 177 Croix de la Légion d'Honneur (bilan arrêté en 1927). Ensemble, les quatre Écoles ont perdu plus de 650 hommes.

Le jeudi 26 janvier 1928 à Paris, dans le décor austère de la grande salle du Musée Social, rue Las Caze, le Ministre de la Guerre, Painlevé, et le Ministre de l'Agriculture, Queuille, ont remis aux trois Écoles la *Croix de Guerre avec palme, accompagnée d'une citation à l'ordre de l'Armée*, ceci en application d'un arrêté officiel du 12 janvier. L'École de Grignon, en la personne de son directeur Jouvet, reçut la garde de la décoration. Le 11 novembre de la même année, pour le dixième anniversaire de la Victoire, les Ingénieurs agricoles placèrent sur la dalle du Soldat Inconnu de l'Arc de Triomphe une magnifique gerbe de chrysanthèmes cravatée aux couleurs nationales. L'après-midi, dans Paris, les Agris assistèrent à trois offices : d'abord à la synagogue de la rue Vauquelin, ensuite au temple de la rue Tournefort, enfin en l'église des Carmes.

En 1935, la *Croix de la Légion d'Honneur* est conférée par décret aux trois Écoles de Grignon, Montpellier et Rennes. Albert Lebrun, Président de la République, procède lui-même à la remise de la

décoration, le 26 octobre à Grignon, en présence du Général Nollet, grand chancelier de la Légion d'Honneur, ceci devant une foule de plus de 2 000 personnes.

L'Institut National Agronomique de Paris, dont l'attitude pendant la Grande Guerre, avait été tout aussi exemplaire, a reçu de son côté les mêmes distinctions.

Quelques noms inscrits sur le monument aux morts

Tous les noms inscrits dans la pierre mériteraient un examen spécifique. Les archives de l'armée et les très vieux bulletins des anciens élèves, conservés dans l'annexe de Versailles des Archives nationales, ont permis de redécouvrir certains des disparus. Arrêtons-nous à quelques noms :

Saurin-Sthely Henri (promotion 1902). Celui-là était d'origine espagnole, mais, il avait demandé sa naturalisation pendant son passage à l'Ecole. Son courage lui avait valu de devenir sous-lieutenant de zouaves pendant la Grande Guerre. Après avoir passé une permission en Languedoc, il embarque le, 23 février 1916, sur le Croiseur auxiliaire « Provence II », afin de rejoindre son régiment à l'armée d'Orient. Le navire est torpillé au large du Cap Matapan, au Sud de la Grèce. Saurin-Sthely ne figure pas sur la liste des rescapés. S'il n'avait pas choisi de devenir Français, il serait sauf car l'Espagne ne s'est pas battue.

Saint-Exupéry Elie (promotion 1905). Il s'agit d'un parent du célèbre écrivain-aviateur mais appartenant à la branche aînée de la famille, celle des seigneurs de Fleurac, alors que Antoine est de la branche cadette. Le père d'Elie, marquis, était propriétaire du château d'Arasse, près d'Agen. Les Saint-Exupéry, détenteurs de nombreux châteaux et vignobles, y compris dans le bordelais et jusque dans le terroir d'appellation Margaux, constituent une famille de forte tradition viticole. A l'heure actuelle, il existe encore, à Margaux en Gironde, un « Château Malescot-St-Exupéry » et le cru correspondant. Par ailleurs, on raconte que le créateur du Petit Prince apprit à lire dans un livre de vinification. Il n'est donc pas étonnant qu'un des membres de cette famille ait choisi l'Ecole de Montpellier. Elie est mort, le 25 avril 1917, non sans avoir reçu auparavant plusieurs citations et médailles. Il était marié et père de deux filles. L'aînée est entrée en religion, en 1943.

Célaire Jules, né le 25/09/1891, originaire des Bouches du Rhône, (promotion 1910). Après avoir échappé deux fois à la mort et reçu des blessures sérieuses, Célaire disparaît. On ne retrouvera jamais son corps. Cela s'est passé quelque part dans le bois d'Avocourt, près de Verdun.

Falconetti Julien-Pierre, né à Brando en Haute-Corse, le 24/08/1857, surveillant général à l'École, capitaine de réserve, 281ème régiment d'infanterie; il avait demandé à être mobilisé alors qu'il était âgé de 57 ans et n'était tenu par aucune obligation militaire; il fut cité trois fois à l'ordre de l'armée dans les 7 premiers mois de la guerre; il a payé son extrême bravoure de sa vie; a été inscrit au tableau spécial de la Légion d'Honneur; a reçu la Croix de Guerre avec palme (trois fois !). Voici sa dernière citation : « *A fait preuve depuis le commencement de la Campagne de la plus grande énergie. S'est distingué en chargeant sabre au point à la tête de sa compagnie contre des tranchées allemandes. A dirigé avec un calme et une bravoure admirables les assauts effectués avec succès les 1ers et 3 décembre contre des maisons et des tranchées occupées par l'ennemi* ».

Déjeanne Jean-Auguste, (promotion 1903). Il était sorti major de la Gaillarde. Il avait poursuivi ses études par une licence à l'Université. Il était devenu chimiste dans la station œnologique de l'Aude. Mobilisé, il

avait été promu lieutenant et porte-drapeau du 81^{ème} d'Infanterie de Montpellier. Il a été cité à l'ordre de l'armée et nommé chevalier de la Légion d'Honneur ; il a reçu la Croix de Guerre avec palmes :

« Le 20 Août 1914, après le combat, a groupé sous sa direction les divers éléments de la compagnie hors rang qui étaient désespérés et a formé rapidement une section homogène qu'il a conduite avec énergie, sous un feu violent d'artillerie, au point de rassemblement du régiment. A été tué le 28 Août 1914 à son poste de combat, à côté du drapeau ».

En tombant, Déjeanne n'avait pas lâché le drapeau. Quelques secondes plus tard, un autre montpelliérain, le sous-lieutenant Servent, ancien élève de l'École de commerce, l'arrachait des doigts de Déjeanne et le redressait fièrement, face à l'ennemi et au milieu de la mitraille. Ce deuxième héros fût fauché par la mort moins d'un mois plus tard. L'étendard, taché de sang, est devenu l'emblème du 81^{ème} d'infanterie de Montpellier (musée de l'infanterie). On écrivit même un poème « au drapeau du 81^{ème} ».

Aux obsèques, Pierre Viala avait présenté ses condoléances en écrivant : « *La viticulture perd un de ses meilleurs ouvriers ; la science une intelligence qui promettait tant* ».

Après la seconde guerre mondiale, on ajouta les dix-huit noms des personnes de l'école mortes dans ce conflit. Faute d'avoir retrouvé dans les archives des documents adéquats, on sait peu de choses sur elles. Sont concernées surtout les promotions entrées à l'École entre 1925 et 1939. La plus touchée est celle de 1934 (6 tués). Sur le site web du Ministère de la défense, on identifie certains noms mais il y a souvent des homonymes d'où des risques d'erreur. Reste que la plupart de nos élèves sont morts en 1940 lors de l'offensive allemande dont il faut se rappeler qu'elle fit au moins 80 000 morts français et peut-être plus. La promotion de 1921 compte aussi 2 morts, plus âgés, ayant environ 40 ans : Pierre Fénie (ou Fénié) et Henri Pau. En fait, ces deux-là n'étaient pas sous les drapeaux mais résistants. C'est donc sous réserve que nous proposons les identifications suivantes mais qui contiennent assez d'informations pour que les recherches puissent être ultérieurement validées ou non.

Fénie Pierre Edmond Amédée : Né le 28 janvier 1904 à Paris 17^e. Fils de Etienne Marie Louis Auguste et Marie Aubriet. Époux de Laure Perrine Hélène Anne Joséphine Jorio. Quatre enfants. Domicilié à Fontaines (Isère). Docteur, ingénieur, directeur de l'École d'Agriculture de Fontaines. Entre en résistance fin 1942. Chef de groupe à la tête de trois sections dont une commandée par Claudius Paris, huissier à Chagny (Saône et Loire). Membre des Forces Françaises Combattantes, comme agent permanent P2 en qualité de chargé de mission de 1^{ère} classe avec grade correspondant homologué de capitaine, à la D.G.E.R (Direction Générale des Études et Recherches). Inscrit aux effectifs du réseau "Action mission Armada". Transport d'armes et munitions provenant des parachutages auxquels il prend part. A servi sous les ordres directs du chef de bataillon Charles Betesta, percepteur à Chagny, chef d'équipe du BOA (Bureau des opérations aériennes) pour la région de Chagny (Saône et Loire), mort en déportation en mars 1945. Arrêté le 28 janvier 1944 sur dénonciation à son domicile de Fontaines par la Gestapo (Paris et Betesta seront arrêtés le même jour à Chagny) et interné à la prison de Chalon-sur-Saône. Départ pour Compiègne le 30 mars (camp de Royallieu), déporté en Allemagne par le convoi du 26 avril, arrivé le 14 mai à Buchenwald (Block 57 – Mle 53.645) en provenance d'Auschwitz-Birkenau, puis le 1^{er} juin à Flossenbürg (Mle 9.697), affecté au Kommando de travail

d'Hersbruck-Appurg (Block 26) pour installer une usine souterraine fabriquant des moteurs d'avion. Décédé le 14 décembre 1944 par suite d'épuisement à Hersbruck (Allemagne). Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre 39-45 avec étoile d'argent au titre de la campagne de 1940, Croix de guerre 39-45 avec palme, Médaille de la Résistance française. Déporté résistant. Mort pour la France.

Source : Musée de la Résistance en ligne ; Monument de Farges-les-Chalons (Saône et Loire)

Pau Henri Etienne Constant. Né le 24/10/1900 à Saint Eugène en Algérie, mort le 23/08/1944 à Béziers. Faisait partie des FFI.

Plus tard, inscrire là l'élève qui périt en Algérie fut difficile au plan administratif. On sait qu'officiellement, il s'agissait « d'évènements » et pas d'une guerre ! Il y a en fait deux noms.

Jacques-Henri Grellet, né le 02/06/1935, président des élèves de la 80ème promotion. Le jeune homme sert comme sous-lieutenant dans une unité combattante, le 27eBI. Le 4 (ou 5 ?) août 1960, il commande, dans le constantinois, une patrouille qui tombe dans une embuscade. La riposte des soldats est efficace. Deux rebelles s'écroulent. Mais, lorsqu'on est Ingénieur agricole, frère de pasteur protestant et jeune marié, on n'a pas le goût de tuer. Dans un geste instinctif, Jacques Grellet abaisse son arme et s'élance pour porter secours aux ennemis blessés. L'un de ceux-ci se redresse et décharge à bout portant son pistolet mitrailleur sur le jeune Français qui est atteint en plein cœur. Il meurt sur le coup « *sans avoir compris la méchanceté des hommes à laquelle il avait tant de peine à croire* ». Jacques Grellet fut promu chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume. Son frère, le pasteur Grellet, joua un rôle pendant les événements d'Algérie. Il servit de contact entre les autorités françaises et le FLN, en octobre 1961. Il réussit à éviter que le sang coule lors de l'énorme manifestation organisée à Constantine par les partisans de l'indépendance, le premier novembre 1961 [Historia Magazine, n° 101]. Rappelons que 24000 militaires perdirent la vie en Algérie.

Mais l'École eut à regretter une autre disparition en Algérie : Raymond Sahuc (Promotion 1948-1951). Chef du centre d'Alger de l'Institut des Vins de Consommation Courante, il était en Algérie depuis 1958. Il est victime d'un attentat, le 23 février 1962, alors qu'il quittait son bureau pour rentrer à son domicile.

Le sculpteur Magrou (1869 – 25 mai 1945) est l'auteur du monument aux morts. Sa biographie est extraite d'un catalogue de Mathieu Néouze (Tableaux – Dessins – Sculptures, 16 rue de la Grange-Batelière– 75009 Paris) ; elle a été complétée avec un texte de Lacome et Magrou (1991).

Jean Magrou naît à Béziers en 1869 dans une famille d'artistes. Il fait de brillantes études au lycée Henri IV en se montrant particulièrement doué pour le latin, le grec et passionné par la mythologie : des goûts de jeunesse qui marqueront toute son œuvre, ponctuée des références constantes à la mythologie et aux lettres. Ayant manifesté très tôt des dispositions pour la sculpture, il se rend à Paris pour suivre les cours de l'École des Beaux-Arts. Élève de Gabriel Jules Thomas (1824-1905) et de Jean-Antonin Injalbert (1845-1933) dont il subit l'influence mais dont il va abandonner progressivement le style un peu emphatique. Jean Magrou concourt pour le Prix de Rome et expose au Salon à partir de 1893. Il obtient un second Grand Prix de Sculpture en 1897 pour son bas-relief

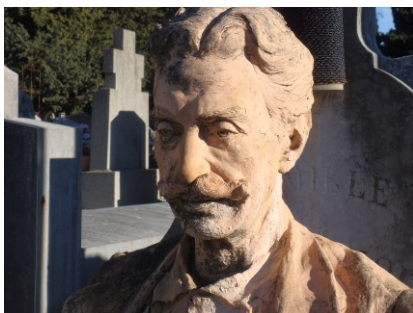
représentant *Silène et les Bacchantes*. S'il doit renoncer à séjourner à la Villa Médicis réservée aux Premiers Prix, cela ne freine en rien l'ascension de sa carrière. Il reçoit d'importantes commandes de l'État, en particulier le Jubilé de Pasteur à la Sorbonne, et travaille également à de très nombreux monuments pour Béziers, sa ville de naissance, et pour la région du Languedoc-Roussillon à laquelle il reste très fortement lié et pour laquelle il réalise l'essentiel de sa production de statuaire. Il exécute notamment la statue de l'amiral Granvillais Pléville le Pelley, ainsi que la statue équestre du dernier empereur du Brésil Don Pedro II à Rio de Janeiro. Il est professeur de modelage et de dessin à la Sorbonne.

Installé à Paris, il épouse en 1898 sa cousine, Jeanne Rixens, nièce du peintre André Rixens. Ils auront quatre fils. Sa vie sociale est très fournie ; il connaît et reçoit de grands scientifiques tels que Jean Perrin, Paul Langevin, Marie Curie. À un point tel qu'il participe en 1907 à la « Coopérative d'enseignement » créée par cette dernière. Il s'agit de retirer les enfants du lycée et de leur faire donner des cours particuliers par les grands esprits cités. Mais les libertés prises avec les programmes scolaires sont trop importantes et l'expérience est vite abandonnée. Reste que les quatre enfants Magrou, coachés par de tels mentors, feront de très belles études et carrières. Son frère Joseph Magrou, médecin, entrera à l'institut Pasteur et sera élu à l'Académie des sciences en 1945.

À la sortie de la grande guerre Magrou a 49 ans. Artiste apprécié, il se voit confier la réalisation de nombreux monuments funéraires, à Béziers surtout, mais aussi dans l'Hérault et encore à Coulommiers et La Rochelle. Voir : <https://monumentsmorts.univ-lille.fr/auteur/2937/magroujean/>



Œuvres de Magrou dans le cimetière de Béziers. Parfois Influence égyptienne dira l'un de ses fils...



Buste d'Alexandre Laissac (1834-1913), maire de Montpellier, réalisé par Magrou en terre cuite, pour la tombe du cimetière de Montpellier. Il a été retiré par mesure de sauvegarde.

Magrou a réalisé beaucoup de terres cuites de grande qualité.

On doit tout particulièrement à Magrou le gisant d'un prince d'Orléans dans la magnifique chapelle funéraire de Dreux, le tombeau de Monseigneur Charost dans la cathédrale de Rennes et aussi le mausolée du cardinal de Cabrières dans la cathédrale de Montpellier.



Mausolée du Cardinal de Cabrières par Jean Magrou (1926) ; il ressemble à une autre œuvre de Magrou, le monument à Mgr Bonnet à Viviers (1928)

Mais Magrou n'est pas réductible à l'art funéraire. « Fidèle à sa passion pour la Grèce dont il suit l'idéal antique dans sa conception de la statuaire, il publie en 1931 *La Sculpture et la Beauté dans la Grèce Antique* et sculpte *Le génie latin*, représentation d'Apollon, et produit aussi le bas-relief *Orphée et Eurydice*. L'attention que Magrou porte à la mythologie n'est qu'une des facettes d'un intérêt plus vaste pour la littérature et l'histoire ».



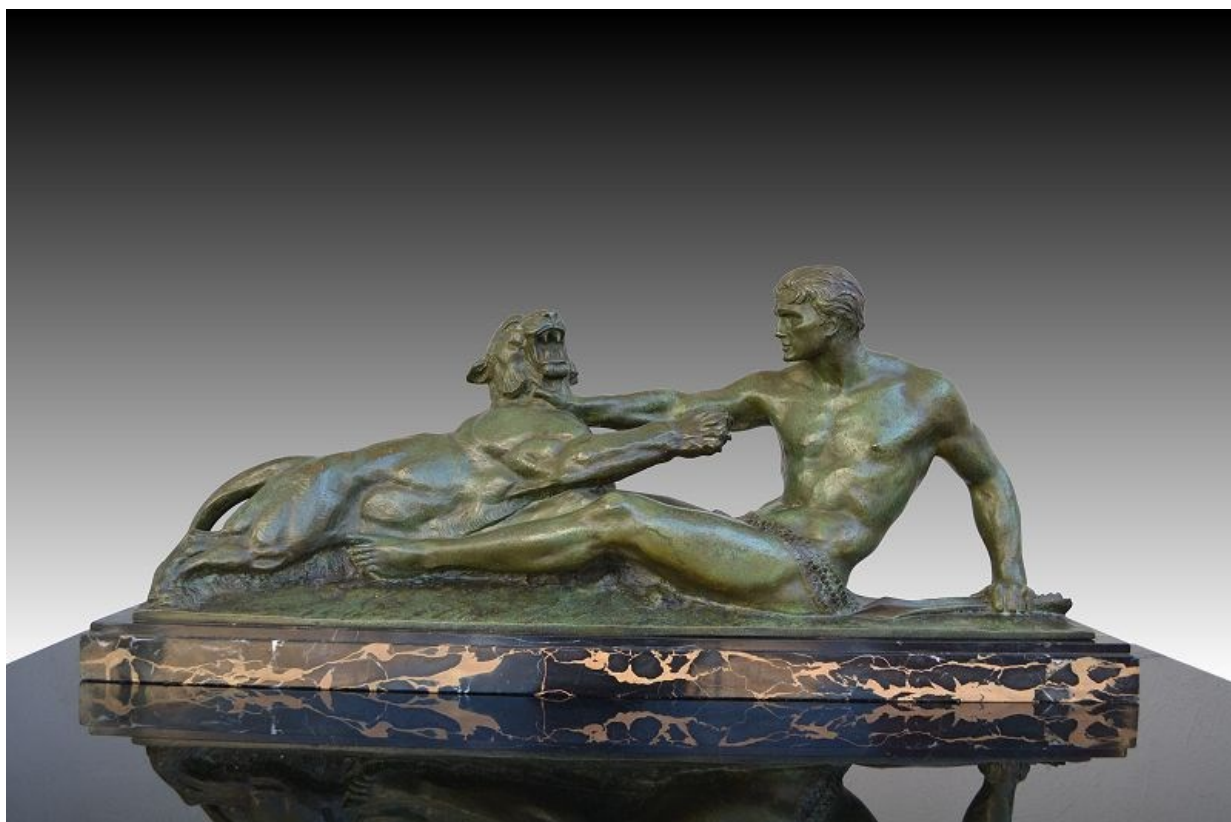
Monument au génie latin (inauguration aux jardins du Palais Royal, 12 juillet 1921) / [photographie de presse / Agence Rol]. Source : BNF. Magrou a changé et s'oriente vers un style plus dépouillé.

En 1992, à la suite d'une demande de la Société Archéologique de Béziers, alors présidée par Jean-Denis Bergasse, la statue a été transférée dans cette ville. Magrou y était né. L'œuvre est installée à l'extrémité nord de l'avenue Georges Clémenceau, dans le grand rond-point où, à l'abri des arbres, elle passe un peu inaperçue.

Il est en outre un artiste, inspiré et élégant, mêlant humains et animaux et jouant d'une palette intermédiaire entre Art-nouveau et Art-Déco. Ses œuvres se négocient à Drouot.



Femme aux lapins, terre-cuite originale de Jean Magrou ; à vendre en 2021 (5000 euros)



Jean Magrou : Hercule et le tigre (style Art Déco), et Jeune femme et panthère



Immeuble à Béziers, allées Paul Riquet (photos Danièle Giron)

Immeuble à Béziers, allées Paul Riquet ; détail du fronton



Œuvres de Jean Magrou dans le Musée des Beaux-Arts de Béziers

Clichés wikipédia

Monument Ravaz

Louis Ravaz (1863-1937)

Louis Ravaz est un savoyard, né à St-Romain-de-Jalionas dans l'Isère, le 10 mai 1863. Sur le registre de l'État civil il est inscrit « Ravas » avec un « s ». Mais son père a signé « Ravat » ou peut-être même « Ravatz ». Toute sa vie, Louis signera : « Ravaz ». Un monument de l'École d'Agriculture porte son nom écrit de cette façon. En revanche, la ville de Montpellier possède son « *Avenue du Professeur Ravas* ». En dépit des efforts déployés par les auteurs de cette présentation, il n'a pas été possible d'obtenir une rectification.

D'abord élève de l'École (1880-1883), il obtient son diplôme en se classant second de sa promotion. Il entre dans le labo de viticulture où il est nommé en septembre 1886, répétiteur-préparateur du professeur Viala.

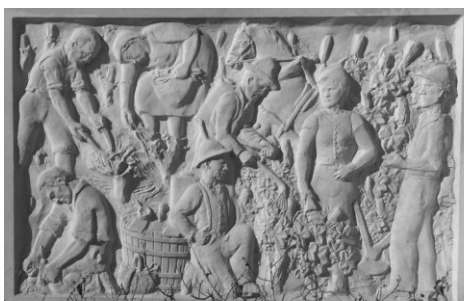
À l'époque, la reconstitution sur pieds américains progresse mais on découvre que ces vignes chlorosent en sol calcaire. À Cognac, on s'inquiète. Un comité est créé. En 1888, Ravaz est recruté pour traiter la question. Là, il crée une « Station de recherche viticole ». L'objectif principal est d'éclairer les propriétaires dans le choix des porte-greffes. Ravaz retient des hybrides de *berlandieri*. Il utilise alors les méthodes qui avaient si bien réussi à l'École : création de champs de démonstration dans les différents crus, distribution de boutures américaines, école de greffage, conférences, rédaction de

synthèses... En moins de 10 ans, le succès technique est complet. Ravaz est décoré du Mérite Agricole. En 1897, au départ de Foëx, il est nommé professeur de Viticulture à Montpellier. Il a 34 ans. Ayant rejoint son poste, le nouveau professeur abat un travail considérable et rédige de nombreuses publications y compris plusieurs livres. En particulier, il rend compte de son expérience dans les Charentes en publiant : « *Le pays du Cognac* ». Pour faciliter ses recherches, il porte au chiffre fantastique de 3500 espèces ou cépages la collection de vignes de la Gaillarde. En deuxième lieu, Ravaz fait progresser de manière énorme la connaissance de certaines maladies ou affections : pourriture grise, brunissure, court-noué, mildiou, etc. Enfin, il s'intéresse à la pratique viticole et à l'application de ses découvertes scientifiques. Il étudie la taille, le pincement, l'effeuillage, etc. L'Italie est la première à reconnaître les mérites de Ravaz. Dès 1904, il est nommé membre de l'Académie des Sciences des Georgofili de Florence. Plus tard, et à l'aube d'une ère nouvelle, le 24 décembre 1919, le gouvernement lui confie la direction de l'École. Il n'abandonne pas pour autant la chaire de Viticulture. Comme Foëx avant lui, il cumule alors les fonctions de professeur et de directeur. L'année suivante, il entre à l'Académie d'Agriculture. En 1926, il est élu membre correspondant de l'Académie des sciences. En 1930, atteint par la limite d'âge, il quitte la Gaillarde. Malheureusement, il ne profitera pas très longtemps de sa retraite. En 1937, il mourra en quelques jours, terrassé par un mal implacable.

Viala et Ravaz resteront associés par leur oeuvre. Prosper Gervais, membre de l'Académie d'Agriculture, dira, en 1937, « *Viala et Ravaz ont, en toute vérité, écrit l'évangile de cette viticulture nouvelle qui repose sur la résistance au phylloxéra des vignes porte-greffes, sur leur adaptation à nos sols et à nos climats, sur leur affinité avec nos cépages indigènes* ».

Stèle

Primitivement installé à l'entrée de l'école, à proximité de l'internat construit en 1929 (actuelle direction), le monument à Ravaz est déplacé en 1991 et positionné au carrefour entre la nouvelle voie d'accès au campus et l'allée qui mène au terrain de sport. Il s'agit d'un buste du maître encadré par deux grands bas-reliefs présentant 19 personnages. Ravaz apparaît au moins 6 fois. C'est une sorte de bande dessinée présentant le maître dans diverses activités : greffage de la vigne, taille, travaux de laboratoire...



L'inauguration intervint le dimanche 22 juillet 1939 en fin d'après-midi. Le directeur Buchet fit un rapide discours. Le Ministre de l'Agriculture, Queuille, s'était déplacé. En fait, il était venu à Montpellier, avec le président de la république, Albert Lebrun pour assister à la VIIème fête nationale des vins de France. Mais, le président ne s'est pas rendu à l'École. Le Maire de Montpellier, J. Zuccarelli, exprima dans la Presse locale ses regrets à ce sujet.

L'artiste Maurice Caralp

Le monument est une œuvre de jeunesse de Maurice Caralp né à Castres le 26 janvier 1912 et décédé le 13 janvier 1993 à Montpellier. Il a travaillé et vécu à Saint Guilhem le Désert où il est enterré. Il était peintre et sculpteur (bas-reliefs, fleurs, bustes...). Il a exposé au Salon des Artistes Français à Paris à partir de 1935 et parfois au Musée Fabre à Montpellier, à partir de 1942.



Jeu de deux bambins ; haut relief du groupe scolaire de Roulandou (Castres), date : 1960



Caralp aussi ; vendu sur Ebay

Il est étonnant d'observer que Caralp a repris l'idée exploitée pour Ravaz et réalisé ultérieurement, un second monument très semblable dans sa conception. C'est à Albi. Il s'agissait d'honorer, en 1848, la mémoire d'Augustin Malroux, député mort en déportation.



L'artiste a fait des progrès. Son dessin est plus fin et les scènes plus faciles à interpréter. Par exemple, au centre, on voit le député à la tribune de l'assemblée puis, à droite, sa fin en camp de concentration.



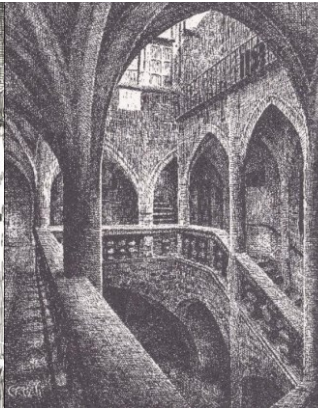
Mais l'autre volet du diptyque est un peu naïf. On y voit Malroux téter sa mère, étudier à l'école, jouer au rugby.

Rappelons qu'Augustin Malroux fut l'un des 80 députés qui, le 10 juillet 1940, refusèrent courageusement les pleins pouvoirs à Pétain.

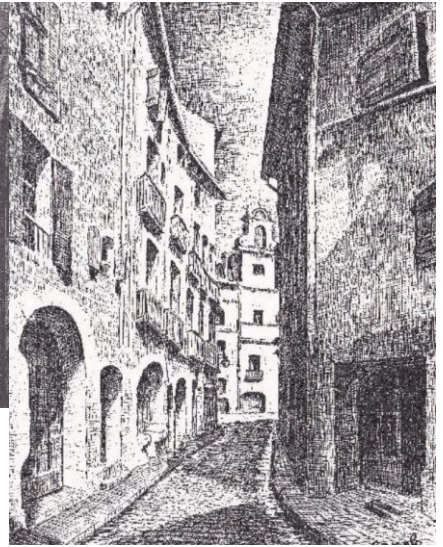
Par ailleurs, Caralp a produit des dessins. Ils concernent en particulier St Guilhem le désert et Pézenas. Au total, il apparaît comme un artiste assez complet mais méconnu.



St Guilhem-le- Désert



Ci-dessus et à droite :
Pézenas (extrait d'un
document AET, Caralp
était lui-même enfant de
Troupe)



Ruta



L'origine du nom « RUTA » est difficile à interpréter, tout comme la signification du monument lui-même. On n'ose voir là une symbolisation de la famille végétale des Rutacées. Mais Ruta veut principalement dire « rue » en latin. Or la sculpture a été installée en 2008 à la toute extrémité d'une allée du campus.

L'artiste, Yann Liébard, est né à Avranches en 1943. Il est sculpteur diplômé de l'École nationale supérieure des Arts décoratifs de Paris et retraité. Il a enseigné à l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles et à celle de Montpellier. Il s'est installé à Saint-Jean-de-la-Blaquière il y a une trentaine d'années. Il est en quelque sorte le spécialiste du menhir urbain, solide, repérable, difficile à dégrader, impossible à voler.



Yann Liébard travaille la pierre, le marbre, le granit, le bois, le verre ou le béton. Son style est défini par lui-même comme abstrait, géométrique, symbolique, minéral, poétique.

Monument à Pierre Galet

Pierre GALET (28/01/1921-30/12/2019), professeur d'ampélographie est connu dans cette discipline au plan international, voir :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Galet

On lui a dédié, de son vivant, la collection subsistante de vignes au sein de l'Ecole. Rappelons que celle-ci avait été créée à l'époque du phylloxéra car il s'agissait de réunir un maximum de matériel végétal pour détecter les compatibilités entre variétés françaises et porte-greffes américains, voire asiatiques. Cette collection comprit rapidement 1000 espèces et variétés sous l'impulsion de Foëx ; Ravaz la porta au chiffre fantastique de 3500. Mais elle diminua beaucoup à l'époque moderne et fut pour une part exportée hors du campus (Vassal, Puech Rouge). En fait, le problème du phylloxéra était réglé, les travaux pouvaient se faire sur des cellules végétales, enfin il fallait de la place pour bâtiments et parkings !



Photo Pierre Signoret

Voir l'hommage à Pierre Galet le 6 avril 2016.

https://www.youtube.com/watch?v=Zv9_DrCVpBE

<https://www.youtube.com/watch?v=VlwCQfhT8Wg>

<https://www.youtube.com/watch?v=tclGdOWlnFY>



Pierre Galet et Anne-Lucie Wack, alors directrice de Montpellier SupAgro, lors de l'inauguration le 6 avril 2016



Pour en savoir plus

ARGELES J., 1994. *Hommage de la France à Jean-Auguste Déjeanne*. In : Les Echos de la Gaillarde, n°déc, pp 9-12.

ARGELES J. et LEGROS J.P., 2003. *Camille Saintpierre (1834-1881) médecin et agronome montpelliérain*. Acad. Sci. et Lettres de Montpellier, Séance du 17/02/2003, Bull. de l'Acad., tome 34, pp. 29-40.

https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie_edition/fichiers_conf/Argeles2003.pdf

BOULAIN J. et LEGROS J.P., 1998. *D'olivier de Serres à René Dumont, portraits d'agronomes*. Coll. Tec/doc, Lavoisier, 320 p.

GUIBAL J., *Un soldat du Midi, le capitaine Falconetti du 281° d'infanterie, mort au champ d'honneur*. Berger-Levrault, Paris, 1915.

FAIDIT, 2021. Le Cosmographe d'Ouvière, de l'Esplanade au Mont Duplan de Nîmes. Etude d'un instrument de vulgarisation diffusé dans plusieurs villes au XIXe siècle. Communication à l'Académie de Nîmes, le 18/06/2021.

LACOME A., MAGROU M, 1991, *Souvenirs de famille sur un artiste biterrois : Jean Magrou (1898-1945), statuaire*, Société archéologique de Béziers, 7^{ème} série, vol. 2, 1990-1991, pp. 35-49 et en ligne sur BNF.

LEGROS J.P. et ARGELES J., 1997. *L'odyssée des agronomes de Montpellier*. Les Presses du Midi, 400 p.

LEGROS J.P., 2014. *La chlorose des vignes, après le phylloxéra*. Revue des Œnologues et des Techniques vitivinicoles et œnologiques, n° 151, avril, pp. 58-63.

MINISTERE DE LA DEFENSE:

<http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?larub=4&titre=presentation>